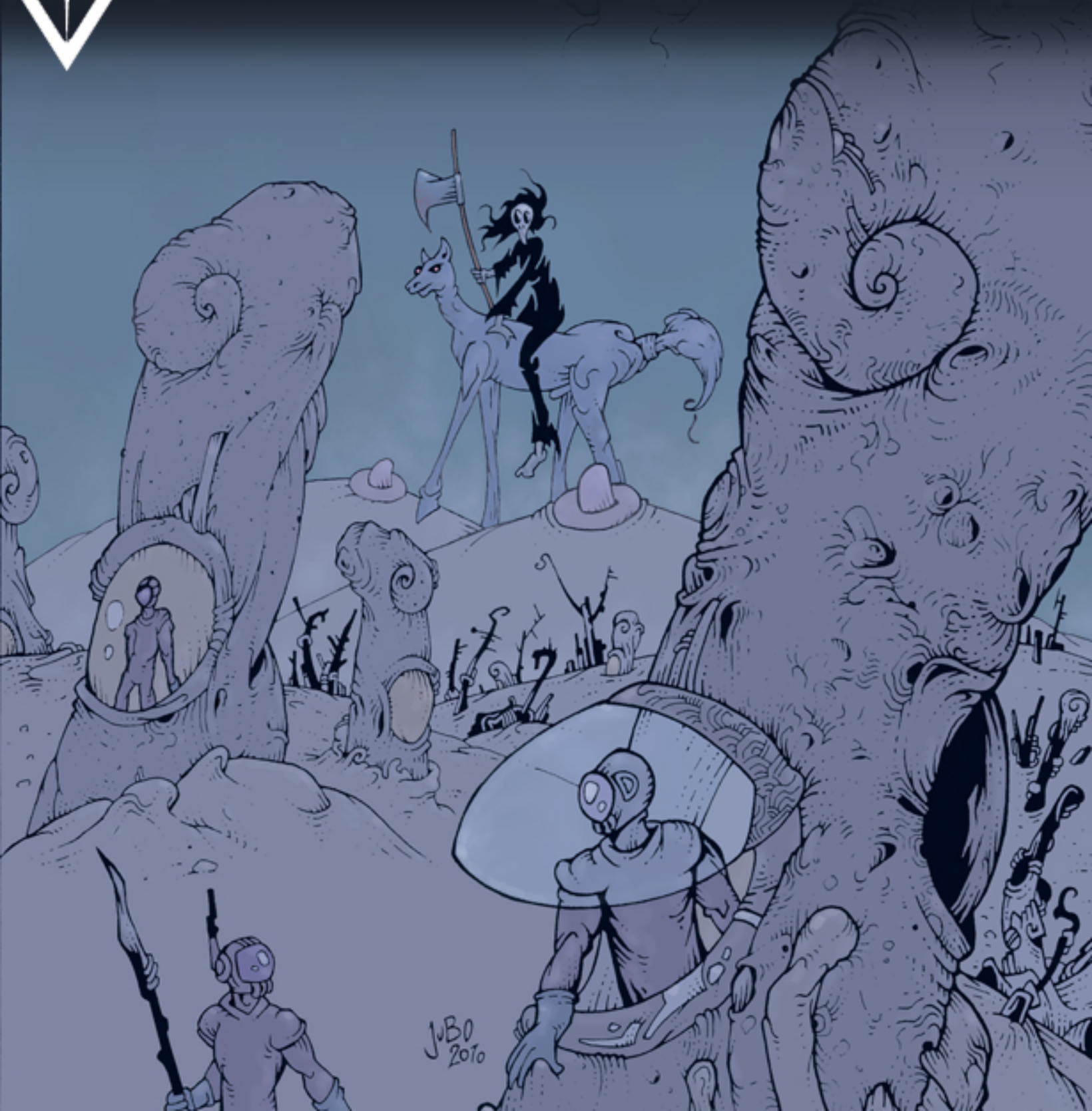


Pierre Gruaz
Genèse 2.0
Loin des étoiles



Genèse 2.0 : Loin des étoiles

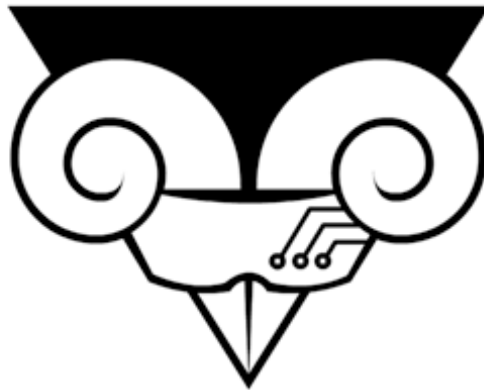
Pierre Gruaz

Échos d'une tragédie de l'espace,
en sept fragments un peu désespérés sur douze.



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Belial'

Ouvrage publié sous la direction d'Erwann Perchoc.

ISBN : 978-2-84344-180-6

Code SODIS : NU82348

Parution : février 2011

Version : 1.0 — 02/02/2011

Illustration de couverture © 2011, Olivier Jubo

© 2010, Le Béalial', pour la présente édition

Sommaire

Genèse 2.0 : Loin des étoiles	1
Sommaire	4
Fragment I (Naissance)	6
Fragment II (Enfance).....	18
Fragment III (Adolescence).....	28
Fragment IV (Adultance)	40
Fragment V (Limbes).....	59
Fragment VI (Dies Irae)	76
Fragment VII (Par-delà).....	94

« Notre vie est un voyage
Dans l'hiver et dans la Nuit
Nous cherchons notre passage
Dans le Ciel où rien ne luit. »
(Chanson des gardes suisses, 1793)

« Allons distraire les dieux. »
(Ballade anonyme, 5092)

Fragment I (Naissance)

1.

S'il vous plait, parlez-moi.

S'il vous plait.

Il y a quelque chose qui ne va pas avec moi. Je ne vois rien, je n'entends rien. Je ne sens rien.

C'est tout noir.

Je ne suis pas debout, pas couché non plus, je crois que je suis tordu. Il y a quelque chose contre ma joue.

Je commence à avoir mal. Merde j'ai mal partout. Qu'est-ce qui m'arrive ? Où on est ? J'ai la nausée. Il y a un truc dans ma bouche.

Putain, j'ai trop mal, je vais crever, c'est pas possible. S'il vous plait.

S'il vous plait. S'il vous plait.

Je suis

Je suis je suis je m'appelle

Je suis

S'il vous plait

Je

Je sais pas.

C'est quoi ?

Il se passe quelque chose. Ça siffle. Et des claquements aussi.

Du métal.

Du liquide.

Merde.

Je sais où je suis. Je me rappelle.

Putain non il y a quelque chose qui qui ne va pas s'il vous plait non il s'est passé quelque chose merde non nonzz

Chère Lila,

Tu vas me manquer, tu sais, cette fois je pars pour un bout de temps. Je peux pas t'en dire plus pour le moment, mais c'est loin, c'est vraiment loin cette fois, tout au bord du Rien. Tellement loin que ça fout même carrément la trouille. Je t'embrasse.

C'est une espèce de sarcophage, un morceau d'obscurité oblong aux formes arrondies, plongé dans le sable comme un galet rejeté sur une plage. Il s'ouvre lentement dans la nuit. Il s'en écoule un flot de liquide noir qui ne reflète rien, parce qu'il y a trop peu d'étoiles là-haut, et elles brillent si peu. À demi ouvert maintenant, il semble marquer une pause, cependant que d'autres blocs sombres, identiques, s'entrouvrent semblablement aux alentours ; trente et quatre sarcophages peut-être, des masses d'ébène à peine discernables des ténèbres environnantes, qui sifflent et qui claquent et qui attendent, disséminés en désordre parmi les dunes de sable et les décombres de métal.

C'est drôle, ils ressemblent à de grands coquillages ouverts, et les débris tout autour font presque penser à des os, des os énormes et brisés. Oui, on dirait le squelette d'une bête préhistorique qui repose dans le désert.

Des pleurs. J'entends pleurer.

Mon sarco est ouvert. Il penche. Il se vide.

Des pleurs ?

Les espèces de sarcophages reposent, échoués sur les flancs des dunes. Ils se sont entièrement ouverts à présent. Des filets de liquide sombre achèvent de s'en écouler silencieusement, sans que rien d'autre ne bouge à l'intérieur. Ceux qui sont renversés ont plus vite perdu leurs eaux épaisses, avidement absorbées par le sable. Sous le regard fixe des étoiles, des scaphandres luisants, noirs eux aussi, en pendent, retenus par des faisceaux visqueux de câbles et de tubes mêlés.

Tout est d'une immobilité absolue. Le silence est total.

En réalité, les étoiles ne regardent jamais rien.

Il faudrait que je bouge. J'ai mal.

Je pourrais glisser au-dehors.

J'ai mal à la gorge j'ai mal aux mains au bout des doigts je tremble je

Merde c'est moi qui pleure ?

*Fermer les alimentations éjecter les drains libérer le scaphandre ouvrir non
merde récupérer lentement mouvements lents non putain non pas de
gestes brusques sécurités mon dieu maman merde je suis en
train de dégueuler*

Ce sont des hommes. Ils sont semblables à des insectes. Les carapaces protectrices qui les recouvrent les font ressembler à des gros scarabées noirs se dégageant de leurs cocons de fils. Leurs gestes sont maladroits et désespérément lents, pourtant ils ne viennent pas à la vie, non, on

dirait qu'ils sont vieux, si vieux. Lentement dans la nuit, ils s'extraient des matrices de leurs sarcophages, et ils tombent, et ils titubent, et ils gémissent. Ils rampent les uns vers les autres à travers les fragments métalliques et quand ils ne peuvent plus ramper, ils s'affalent les uns contre les autres. Dans le crissement du sable, les coques de leurs scaphandres s'entrechoquent doucement et on les entend vomir et gémir dans leurs casques.

Personne vraiment ne voudrait se trouver à leur place.

Chère Lila,

Si tu voyais le vaisseau qu'ils construisent, là-haut en apesanteur à Orées de Nulle Part, tu n'y croirais pas. Même moi je n'y crois pas des fois. Ça fait presque peur. Mais je ne peux pas t'en dire plus. Je pense à toi.

Ils se sont regroupés tant bien que mal au bas d'une grande plaque déchirée, dressée là comme une voile gelée après la tempête. Entassés les uns contre les autres, ils ne bougent plus maintenant.

À nouveau tout est parfaitement immobile et silencieux. C'est impressionnant à quel point la nuit est sombre.

Ils ont l'air si hébétés. Et on le serait à leur place.

Le temps passe.

C'est vrai qu'on dirait un peu une carcasse de dinosaure. Les débris les plus gros font comme une colonne vertébrale rompue avec des côtes, et les plus petits sont éparpillés tout autour, sur une surface immense.

Il y a des bouts du vaisseau partout. Des énormes, et puis des petits, plein.

Il y a un morceau de métal, là, on dirait un os. C'est tout déchiqueté. Il y a du sable.

Il y a un sarco complètement retourné, il a réussi à s'ouvrir quand même, je pensais pas que ça pouvait arriver. D'ici ça ressemble à un coquillage mort.

Merde j'ai mal

Les autres

Combien on est

Non nous

Combien on était

Non non non non non non non non non

Où

Qu'est-ce qu'il y a là-bas ? Ça remue c'est quoi ? Oh non non putain non

Non mon dieu pas ça

2.

Quelque chose approche. Les ténèbres sont si épaisses que c'est seulement lorsque c'est tout près d'eux qu'ils s'en rendent compte. Alors ils tournent leur tête, ou juste leur regard peut-être.

Ce qu'ils voient, c'est la Mort, c'est la Mort qui passe lentement devant eux, avec sa cape, avec sa faux et avec son cheval ; bien sûr elle est toute vêtue d'obscurité, et son cheval aussi. Les sabots soulèvent de petits nuages de poussière. Le sable est tellement fin ici. La Mort abrite son crâne nu aux orbites impénétrables sous sa cape charbonneuse ; ses mâchoires vides lui dessinent un rictus figé. Elle s'avance en silencieuse entre les ruines. Elle est incroyablement majestueuse malgré la sobriété de sa mise.

Elle s'arrête devant un sarcophage qui a l'air endommagé ; il s'est enfoncé contre une dune, planté presque à la verticale, béant. Le scaphandre glaireux qu'il contenait y est encore suspendu par tous ses cordons et ses tuyaux et paraît remuer faiblement. Sculpturale et splendide, la Mort semble prendre le temps de considérer ce fragile équilibre un moment, un moment seulement, puis d'un geste lent elle élève sa faux. La pénombre souligne la blancheur de ses phalanges à nu ; la lame n'accroche aucun reflet, ni des étoiles distantes ni de rien. D'un mouvement harmonieux et puissant la faux s'abat et tranche le faisceau des câbles qui retiennent le scaphandre carapaçonné à son sarcophage. Les tubes se tordent comme de longs vers à l'agonie en crachant des jets de fluides noirs, et le maladroit scarabée artificiel va s'effondrer un peu plus bas dans le sable. Prostré, à genoux, après un long moment son occupant finit par relever la tête. On ne peut pas voir son visage derrière l'écran opaque et sale du casque mais la terreur qui s'y inscrit doit être infinie. Et la Mort s'attarde, grave, inclinant doucement la tête en paraissant l'observer encore un instant, mais la voilà qui élève à nouveau sa faux. Décrivant un arc de cercle d'une grâce absolue la lame semble voler, emportant le casque et ce qu'il contient. La pitoyable créature sans tête s'affaisse doucement sur elle-même. Aucun des humains sidérés côte à côte n'a esquissé le moindre geste. Ils pourraient tout aussi bien n'être qu'une assemblée de trépassés terrifiés. Il ne faut pas les juger.

Alors la Mort en se redressant fait glisser sa capuche en arrière, et levant son visage décharné vers les étoiles, elle ouvre sa bouche d'os. Elle rit, en silence elle rit. Et puis elle s'estompe.

La Mort s'estompe et, oui, elle disparaît, la Mort disparaît en riant d'un rire fantastiquement silencieux, avec sa cape et sa faux et son cheval.

Chère Lila,

Comme j'aimerais être avec toi, là-bas dans notre coin à nous. Ici l'entraînement est hyper dur, nos scaphandres pèsent des tonnes. Le pire, c'est à Notre-Dame du Vide, suspendus dans ces foutus sarcophages de survie, la mort partielle. Mais il le faut bien, c'est qu'on part tellement loin cette fois. Baisers de l'abîme.

Lentement, très lentement, ces grappes d'hommes et de femmes si fragiles sous leurs protections compliquées commencent à remuer, légèrement, très légèrement. Les drogues impitoyables qui se distillent progressivement dans leurs corps doivent les faire émerger de leur torpeur mortelle à présent. Encore figés les uns contre les autres, recroquevillés au fond de leurs scaphandres, tous maintenant ils parviennent à se regarder à travers leurs pupilles dilatées. Eux. Et autour d'eux.

Là dans le noir se dessinent les contours d'une épave indistincte mais pourtant familière, dans le chaos ensablé et apaisé qu'a laissé le violent naufrage.

Ils lèvent les yeux et voient les pâles étoiles. Lointaines, elles dessinent des motifs étrangers.

L'un d'eux parle, pour la première fois, il dit : « Où sommes-nous. » Et il se plie douloureusement en avant et il vomit et il crache et il râle dans son casque. Il parle encore, il dit : « merde ».

3.

Plus tard.

Repoussant avec difficulté la nuit, un soleil s'est élevé sur l'horizon de ce monde. Suivi d'un deuxième, mais si petit qu'il ne change presque rien à la clarté. La lumière est rouge, et très faible, on dirait qu'elle a du mal à se propager. Oui, un jour se lève. Il révèle un paysage assez monotone ; une immense plaine de sable, des dunes basses, des pierres ou des rochers affleurant par endroits. L'horizon paraît proche, on sent que sa courbure n'est pas vraiment loin même s'il est difficile de distinguer un lointain dans cette pauvre luminosité, ténue comme dans le fond d'une lagune ou d'un tableau ancien. Sur un côté de la plaine seulement, à l'opposé des soleils levants, un massif flou de collines plus hautes, ou de montagnes usées, émerge lentement de l'obscurité.

Ce n'est qu'une sorte de matin, mais on peut deviner que ces soleils rougeoyants, en fin de vie, n'éclaireront guère plus au milieu du jour. D'ailleurs ils avancent assez vite, et semblent se suivre en restant plutôt bas sur l'horizon. Il est peu probable qu'il s'en lève d'autres. On continue même à discerner les rares étoiles dans ce ciel restreint, et pourtant elles ne brillent pas beaucoup.

Le ciel reste noir, ourlé de voiles cramoisis. Tout est baigné de cette lueur rouge ombrée, le sable, les rochers, les montagnes, les restes du grand vaisseau écrasé là.

Et les rescapés du naufrage.

Ils n'ont quasiment pas bougé ; ils sont toujours prostrés.

Amis, et nous, comment serions-nous ?

Ils doivent contempler le jour sombre qui se lève, et l'ampleur du désastre les pénètre lentement.

Finalement, à la lumière dégradée du jour, les débris répandus ne font plus tant penser que ça aux ossements d'un mastodonte ; la nuit, c'est plus joli. Là, c'est carrément sinistre.

Déjà les soleils entament leur descente.

Il ne se passe plus rien de visible dans cette plaine désolée, nous pourrions nous entretenir de tout un tas de choses ; oui, de mille sujets. Et tous seraient plus ou moins liés à cette élégie. Une autre fois peut-être ?

À présent les soleils vont disparaître derrière les montagnes sans relief, car ce sont bien des montagnes ; les collines se trouvent logiquement un peu devant.

Le voile pourpre se retire du ciel et ce monde s'obscurcit déjà.

Les naufragés ne bougent toujours pas. Pourtant ils sont presque tous vivants. Ils ne souhaiteraient certainement pas l'être.

4.

Une nouvelle aurore, un nouveau matin. C'est un nouveau jour.
Et dans la plaine quelque chose frémit nouvellement.

« Je », commence Sorg le naufragé, d'une voix rauque. L'effort pour articuler l'oblige à déformer sa bouche et tout son visage avec.

« Je », continue faiblement Sorg.

« Je », finit Sorg. Et il vomit laborieusement dans son casque, une eau noire.

« Je. »

« Je voudrais bien enlever mes gants. Et mon casque aussi. » Mais il sait bien qu'il ne peut pas. Son expression est très concentrée et il essaie péniblement de se lever. Il s'écroule aussitôt. Il arrive quand même à se mettre debout ; il ne veut plus ramper. Ses jambes ne le portent pas bien, dans le sable meuble il titube entre les décombres de métal tranchant et leurs ombres allongées. De violents soubresauts agitent sa poitrine sous sa carapace. « Tout ce dégueulis à recycler, au moins je risque pas de mourir de faim. » Ce n'est pas qu'il a retrouvé le sens de l'humour, non, ce doit être plutôt l'effet programmé des implants, qui inondent son organisme à peine descellé d'une chimie complexe.

S'écartant de ses compagnons léthargiques, il fait quelques pas mais le vertige est trop fort ; bientôt, épuisé, il se laisse tomber contre une petite dune, en forme de sein humain, tiens. La sueur ruisselle dans ses cheveux, son scaphandre se couvre de traînées de poussière rouge. C'est seulement à présent qu'un des lambeaux de sa conscience remarque qu'il y a du vent. Le vent soulève le sable si fin en nappes, comme un tissu de poussière en suspension. Il se dit que c'est peut-être aussi pour ça qu'on ne voit pas bien, alors d'une main gantée il tente d'essuyer l'écran taché devant ses yeux. Avec peine. Sûrement il aimerait pouvoir essuyer aussi son visage, et laisser ce vent sécher sa peau et ses cheveux devenus longs.

Il est assis là dans le vent sans bouger. Ça fait longtemps qu'il est assis là immobile dans son coin de dune ; il a l'air si fatigué. Qui sait ce qui se passe dans sa tête ?

foutu merdier quel foutu merdier de merde putain chierie de putain de chiotte et

Chère Lila,

Tu sais, quand on sera dans l'ailleurs, ce qui va le plus me manquer, à part ma musique et mes bouquins, c'est les palmiers. Non je rigole, ah ah, allez, c'est parce que j'ai la trouille, je t'envoie plein de bisous célestes.

Ils demeurent ainsi jusqu'à ce que les soleils se couchent l'un après l'autre derrière les montagnes. Tout semble assoupi. La nuit rampe parmi les dunes jusqu'à eux.

5.

Un autre matin de rubis, un autre jour sombre.
Dans la plaine sillonnée d'ombres il advient d'autres choses.

« Je vais », dit Sorg.

*Il faut que je je voudrais
Je vais et merde et merde et merde.
Je vais m'abriter, du vent, de la poussière. De ce rouge. D'eux là. De ce tas de grosses
larves agglutinées là, en train de se chier dessus. Et puis je ne veux plus voir leurs gueules
de cons abrutis là, même si je ne les vois pas à travers leurs écrans crasseux. Je ne veux
plus rien voir. Et merde. Tadjkons.*

« Tadjkons » ?

Dans le sable alentour, Sorg le naufragé du ciel a lentement entrepris de ramasser quelques débris de son gigantesque vaisseau abattu. Il les dépose près de sa dune, il souffle et il tousse et il gémit sous l'effort, mais il ne pleure pas, non. Le voilà qui tente d'assembler de façon rudimentaire les pièces d'alliage irrégulières qu'il a collectées. Elles paraissent légères, dangereuses aussi à cause de leurs bords déchiquetés, bien sûr il pourrait se blesser. Visiblement il voudrait bien essayer de se construire un abri sommaire. Et ce qu'il parvient à édifier, ce n'est pas très réussi, mais probablement veut-il surtout pouvoir s'y cacher. En cela, on peut le comprendre, après tout.

Et ses compagnons d'infortune, après l'avoir observé un temps sans la moindre réaction, immobiles et amorphes, se sont mis à l'imiter. Pour la plupart, ils se contentent à présent de faire des sortes de boîtes avec leurs morceaux de métal amassés, dans lesquelles ils pourront tout juste s'allonger ; pour la plupart très proches les unes des autres. Et cela aussi, on peut le comprendre, n'est-ce pas ? Celle de Sorg, bâtie contre sa dune en forme de sein, est la plus à l'écart.

« Tadjkons », dit-il.

Ils ne répondent rien.

C'est curieux, finalement pas un n'a eu l'idée ou l'envie de retourner s'abriter dans un de leurs sarcophages de survie. Ils auraient pu.

Et le temps s'écoule.

Et tandis que les courtes nuits succèdent aux jours et les brèves journées aux nuits, tandis que les étoiles ne s'éteignent jamais, tandis que, terrés dans leurs refuges, les naufragés ne raisonnent ni n'espèrent, tandis que le vent souffle et que presque plus rien ne se passe dans cette plaine de sable, amis, arrêtons-nous.

Nous ne nous entretiendrons pas des dix mille choses en relation avec cette oraison, non pas encore.

Regardons, plutôt.

Ces étendues de désert rouge.

Le sable et le vent.

Le sable comme un linceul et le vent comme la dernière volonté de ce monde ancien, incommensurablement ancien.

Ce ciel de nuit. Un puits d'encre attirant comme un abîme ; n'aimerions-nous pas tomber de ce sol mou vers cette pureté immatérielle et glacée ?

Un si grand ciel, et si peu d'étoiles.

Un ciel de confins d'univers. Oui.

Un ciel étranger.